

LA METAMORPHOSE.

Conte pour les petits enfants.

CHAPITRE 1^{er}.

LE SORCIER.

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Ces paroles magiques furent proconcées d'une voix terrible, un soir d'hiver, par un vieillard d'une figure sombre et malveillante. Il était coiffé d'un bonnet de soie noire pointu. Assis devant un fourneau d'une forme bizarre, il tenait attentivement le manche d'un poëlon énorme, dans lequel bouillonnait quelque chose d'extraordinaire.

Ce vieillard n'était point un bon confiseur, et ce n'étaient point de bonnes friandises qu'il surveillait avec tant de soin ; ce n'était pas non plus de la bouillie, ni de la panade, comme en savent faire quelquefois les bons pères nourriciers.

Ce n'était pas de la colle, ce n'étaient pas des pommes de terre ; c'était quelque chose de plus singulier que tout cela, et qu'il faudra bien vous dire, parce que vous le devineriez jamais.

Ce vieillard était un sorcier ; or, un sorcier, mes enfants, c'est un savant méchant ; un homme qui emploie la science à faire le mal, tandis qu'au contraire les savants l'emploient à faire le bien, et consacrent toute leur vie à des découvertes utiles, pour améliorer le sort des hommes.

Ce sorcier avait lu quelque part qu'un autre sorcier comme lui était parvenu, à force de maléfices, à composer un homme avec de la terre, des ossements et de la cendre, et qu'il avait su animer toute cette masse, en prononçant quelques paroles magiques. Il s'était donc mis à l'ouvrage pour imiter son confrère. Mais lui, ce n'était pas un homme qu'il voulait composer, c'était une femme ; et il commençait à espérer beaucoup du succès de son entreprise.

Il y avait déjà soixante-treize jours, soixante-treize nuits, treize minutes, et treize secondes que le poëlon merveilleux était sur le fourneau, et déjà il avait obtenu des résultats assez heureux. A chaque nouvelle cuisson, le sorcier observait un progrès satisfaisant ; le vingt et unième jour, il retira le poëlon du four, le posa par terre, prononça les paroles magiques.

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Hadzinn a poun !!!

Et il vit avec ravissement sortir du poëlon un jolie petite souris, qui se mit à courir dans toute la chambre ; il la rattrapa aussitôt, la replongea dans la casserole, et remit le tout sur le feu. Quelques jours après, il recommença une seconde épreuve, et ce fut une chouette qui sortit du poëlon ; quelques jours après il vit une fouine : « Bon, pensa-t-il, j'approche ; je fais de grands progrès ; dans deux jours

je parviendrai à faire un couleuvre..., puis une chatte..., puis enfin une femme !... J'approche, j'approche. » Et il se frotta les mains de plaisir.

Remarquez que c'était un sorcier, et qu'un sorcier ne pouvait vouloir créer qu'une méchante femme ; sans cela il aurait commencé par faire une abeille, puis une hirondelle, puis une colombe, puis une levrette, puis une gazelle, et puis enfin une bonne et douce jeune fille. Voilà ce qu'aurait voulu un bon savant.

Toute la nuit le vieillard tourna dans sa chaudière une cuillère d'or, au bout de laquelle était une main d'argent, qui avait aux doigts de petites bagues, brillantes de pierres précieuses. Il tourna et tourna tant, qu'épuisé de fatigue quand le jour parut, il se laissa tomber dans son grand fauteuil, et s'en dormit.

CHAPITRE 2^{eme}.

LA ROBE LILAS.

Le même jour, à la même heure, une petite fille qui demeurait dans la maison voisine, venait de se réveiller.

—Ma bonne, dit-elle, il fera beau aujourd'hui ; je ne veux plus mettre ma vieille robe noire, je veux mettre cette jolie robe lilas que ma tante m'a donnée.

—Mademoiselle, reprit Rosalie, votre robe lilas n'est pas encore repassée ; je n'ai pu la savonner qu'hier.

—Eh bien ! repassez-là ce matin, reprit Sophie d'un ton impérieux.

—Mademoiselle, cela m'est impossible, il n'y a pas encore de feu allumé nulle part dans la maison.

—Bah ! s'écria la petite volontaire, vous avez toujours de bonnes raisons pour ne pas faire ce qu'on vous demande.

En disant cela, Sophie se leva et descendit dans la cour. Elle aperçut du feu dans la grande cheminée du sorcier, qui demeurait en face d'elle, et qui s'était vu contraint d'entr'ouvrir la porte de son laboratoire, pour n'être pas étouffé par la grande quantité de charbon qu'il y brûlait.

Sophie était une petite effrontée qui ne doutait de rien ; nulle démarche ne lui coûtait, lorsqu'il s'agissait de satisfaire ses caprices. Elle traversa, sans être vue, la grande cour qui la séparait du sorcier. sauta légèrement le ruisseau de la rue, où on lui défendait pourtant bien d'aller toute seule, et elle pénétra hardiment dans le mystérieux laboratoire.

A l'aspect du vieillard immobile, elle recula soudain épouvantée ; car il avait l'air extrêmement méchant, quoiqu'il fût endormi et fatigué. Mais bientôt cette crainte se dissipa, et Sophie s'approcha de la cheminée ; il n'y avait de feu que dans le